

611 166



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice

ROSA BAILLY

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5^e)

Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96

Téléphone : Odéon 62-10

Abonnements

Les abonnements partent d'octobre

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys



UNE LYCÉENNE POLONAISE VOUS SOUHAITE UNE JOYEUSE RENTRÉE !

Navigateurs intrépides

Le lieutenant Bohomolec vient de rentrer à Varsovie après un voyage de deux ans au cours duquel, avec deux de ses camarades, Georges Swiechowski et Jean Witkowski, il a traversé l'Atlantique sur un petit bateau à voiles sans moteur. Il nous raconte ses impressions de voyage.

Notre bateau, dit-il, n'était nullement destiné à la pleine mer ; c'était un petit voilier pour la pêche côtière, qui avait été bâti par un ouvrier de Dantzig. Depuis longtemps, nous rêvions de faire tout seuls, mes camarades et moi, un grand voyage en pleine mer. Après avoir, tout préparé, nous avons levé l'ancre en juin 1933. Notre première étape fut Copenhague ; de là, par la mer du Nord, nous nous rendîmes au Hâvre, et ensuite à Plymouth. Cette première partie du voyage avait duré juste quatorze jours.

D'Angleterre, nous nous élançâmes sur l'Atlantique, mettant hardiment le cap sur l'Amérique. Nous voulions arriver à New-York. Mais de terribles dangers nous attendaient. Pendant la traversée, nous rencontrâmes un cyclone qui dura quatre jours et faillit bien causer notre perte. Pendant ces quatre jours, du 19 au 22 août, notre bateau fut à moitié démoli, notre mât emporté et notre gouvernail brisé. Nous luttions sans arrêt contre les éléments. Impossible de s'arrêter, même un instant, pour manger quelque chose. Après ces quatre jours de torture, quand le cyclone cessa, nous étions anéantis, physiquement et moralement. L'un de nous, Witkowski, ne put résister à cet effort nerveux ; il nous quitta bientôt, et mourut après être rentré au pays.

Nous arrivâmes aux îles Bermudes par un très mauvais temps. Nous restâmes là huit mois, pour nous reposer et faire réparer notre bateau. Puis, le jour anniversaire de notre départ de Gdynia, le 3 juin 1934, nous nous mîmes de nouveau en route pour l'Amérique.

Nous arrivâmes à New-York après neuf jours de voyage. Une réception enthousiaste, que nous devions

retrouver dans toutes les villes d'Amérique, nous attendait. La presse consacra nombre d'articles à notre voyage transocéanique, et nous fûmes bientôt tout à fait populaires. A New-York, nous ajoutâmes un moteur à notre voilier, afin de parcourir l'Amérique du Nord en suivant les cours d'eau. A Buffalo, toute la municipalité, maire en tête, vint nous recevoir. A Cleveland, on nous offrit des clefs en or de la ville. A Chicago, la ville la plus polonaise d'Amérique (600.000 Polonais se trouvent là), nous arrivâmes la veille du « Jour Polonais », de la grande Exposition. Notre bateau était le premier qui voyageât sous pavillon polonais. L'enthousiasme de la population était immense. Nos discours au microphone furent écoutés par une foule de 40.000 personnes. Dans le port, notre voilier était ancré tout près du bâtiment de l'amiral Byrd.

La Ville de Chicago a l'intention de nous acheter notre bateau et de l'exposer dans le Gaston Parc, le quartier le plus beau de la ville.

A Chicago se termina la partie que l'on peut appeler « officielle » de notre voyage. Mon deuxième compagnon me quitta, et je commençai un voyage de propagande à travers l'Amérique du Nord, le Canada, les Etats-Unis et le Mexique, au cours duquel je fis 80 conférences, dont 50 en polonais. Le public se montra partout fort intéressé par le récit de notre voyage. J'étais connu partout. Deux fois, je passai la frontière des Etats-Unis sans passeport. Quand je disais mon nom aux douaniers, ils me répondaient : « Nous vous connaissons, nous vous avons entendu à la T. S. F. Vous n'avez pas besoin de papiers. All right, M. Bohomolec. »

Maintenant, je vais revenir, à mon régiment de uhlands, dans ma chère ville de Baranowicz. Car je commence à avoir la nostalgie de ma patrie... Mais plus tard, mon Dieu, je ne dis pas que je n'entreprendrai pas un autre grand voyage !

Paris-Shanghai
en motocyclette



Deux de nos camarades, étudiants polonais, en voyage de nocés.

A LA LUEUR D'UN ÉCLAIR



LE MARÉCHAL PILSUDSKI

C'était l'automne de l'année 1905. La Pologne se débattait sous l'oppression russe. Une Constitution venait d'être signée par le tsar.

Nous, les élèves de l'École des Beaux-Arts de Varsovie, tenant en main nos pinceaux barbouillés de couleurs à l'huile, nous désertions ce jour-là nos chevalets et, rouges d'émotion, le cœur battant, nous nous groupions dans les coins et les corridors et commentions, avec une verve endiablée de jeune bohème, l'importance de cet événement politique.

Toutes les espérances étaient permises (si vite refoulées par les fouets des cosaques). L'aurore d'une

ère nouvelle nous aveuglait de ses rayons. On rêvait tout haut. La Pologne allait voir des jours meilleurs. Cependant des choses incroyables se passaient dans les rues de Varsovie.

Les rancunes centenaires s'en allaient emportées par le courant d'une joie délirante.

Sous le haut portail de l'Hôtel de Ville, un groupe d'officiers russes, acclamés par la foule, fraternisaient avec nous, les Polonais, par de vigoureuses poignées de main.

Le Chef de Police, (détesté de tous pour ses chicanes et sa cruauté) passant à toute bride dans sa « prelotka »

par une des artères principales de la ville, fut couvert de fleurs et de chapkas par la population enthousiasmée, pressée sur les bords des trottoirs.

Aux Allées de Jérusalem des vivats et des cris de : — Dieu garde la Liberté ! — saluaient un défilé de cavalerie de la Garde Impériale.

On se croyait déjà tout permis.

Non loin de notre Ecole un brave boutiquier, monté sur une échelle, démolissait à coups de marteau, — sous l'œil indulgent d'un sergent de ville — l'inscription en langue russe obligatoire, de sa devanture.

Une bande d'enfants, armés de bâtons, tambourinaient une marche guerrière sur une cuvette en fer blanc et hurlaient à tue-tête l'hymne national polonais.

La fin du monde, quoi ? On n'en croyait pas ses yeux. Et combien téméraires nous paraissaient ces manifestations naïves d'un peuple opprimé.

Des nouvelles sensationnelles nous arrivaient de toutes parts. On projetait d'organiser pour le lendemain un cortège national monstre, avec nos drapeaux, nos emblèmes et nos chants patriotiques.

Cette rumeur fut vite confirmée. Des délégués de quelques-unes des corporations ouvrières et sportives de la ville, vinrent sonner à la porte de l'Ecole, portant des rouleaux de soie amarante sous le bras. On nous demandait de peindre sans délai l'Aigle-Blanc.

— C'est à l'huile qu'il faut le peindre, — nous recommandait-on, — pour qu'il puisse braver la pluie. Et ne regardez pas au siccatif. Il faut qu'il soit sec d'ici à demain.

Et ces messieurs tiraient de leurs goussets de toutes petites reproductions de l'Aigle, jaunies par le temps et conservées, comme des reliques, dans des livres de piété.

Nous nous mîmes à l'œuvre. L'Aigle des Jagellons, agrandi sur papier calque, passait de main en main. Mais ce travail avançait à pas de tortue. Nous étions par trop excités.

Un bourdonnement de nid de guêpes nous assourdissait. Chacun et chacune avait son mot à dire. Nous bâtissions, à notre manière de jeunes fous, notre programme politique futur. Des plans de conduite se précisaient et tous ces plans — avouons-le — malgré qu'ils fussent bien modestes nous paraissaient pourtant le comble de l'audace.

— Les rêves d'une tête de guillotiné — ricanaient quelques camarades à l'esprit sceptique.

Et justement, au beau milieu de ces discussions enfiévrées, une dizaine de rapins, qui s'étaient attardés en ville, firent irruption et l'un d'eux, se bouchant les oreilles avec les doigts, s'écria :

— Dieu, quel enfer. C'est le marché aux Halles. Mais taisez-vous donc et je vais vous montrer un programme politique, qui circule en ville, et que je viens de transcrire à titre de curiosité.

Et, fouillant les poches de son veston, il en tira un chiffon de papier barbouillé d'une écriture au pastel violet, et lut :

« Pas de compromis.. La Pologne pour les Polonais. Nous voulons réunir en une République forte et indivisible les membres amputés et partagés entre trois Puissances de notre malheureuse Patrie ».

Nous nous entre-regardâmes avec des sourires condescendants.

— Et de qui est ce programme ? — demanda une de nos camarades.

— D'un certain Joseph Pilsudski, répondit quelqu'un.

L'Ombre du plus Grand de nos Grands passa au-dessus de nos têtes, comme à la lueur d'un éclair, mais nos cœurs, avilis par un siècle d'esclavage, ne la reconnurent pas.

Nous haussâmes les épaules.

— Et qui est donc cet individu ? — demandai-je.

— Je ne sais pas trop, — me répondit-on, — on vient de me dire que c'est un ex-condamné politique. Un Sibérien... un révolutionnaire...

— Il n'est pas dégoûté, dans tous les cas — murmura une des jeunes filles.

— Mais c'est un fou tout simplement, s'exclamait-on de toutes parts, le temps des miracles est passé...

Et l'un de nos camarades, aujourd'hui peintre renommé, s'impacienta pour tout de bon :

— Déchire ce papier, s'écria-t-il, n'as-tu rien de mieux à faire qu'à nous importuner avec des billevesées ? A bas les rêves et les rêveurs. Ce pan Pilsudski mériterait une bonne douche d'eau glacée sur son crâne d'aliéné...

Et nous oubliâmes bien vite ce programme politique intempestif.

C'est avec lucidité, méfiance et prudence qu'on nous recommandait — à nous, les jeunes, d'envisager l'avenir de notre pays. Les rêves étaient bannis comme des crimes. On n'en voulait plus. Les réactions qui suivaient nos moindres tentatives en vue d'améliorer notre situation politique, finirent par décourager les plus braves d'entre nous.

Oui. Nous étions tous méfiants, prudents et sceptiques. Tout nous paraissait impossible.

Mais lui, Joseph Pilsudski — lui seul parmi des millions de ses compatriotes — ne voulut être ni prudent, ni méfiant, ni sceptique. Son intuition géniale, son grand cœur de patriote le portaient toujours plus haut, toujours plus loin.

Les obstacles, qui paraissaient insurmontables, s'aplanissaient devant lui, comme devant un magicien, et lui, fort de sa foi de Grand Visionnaire, marchait toujours de l'avant et conduisait son peuple, pas à pas, étape après étape, vers la Liberté, vers l'Unité, vers la Force.

H. KRUMPEL-ZAKRZEWSKA.





BATAILLE DE GRUNWALD (1410)

Les Chevaliers Teutoniques, ordre de moines guerriers allemands, qui dévastaient et conquéraient les terres polonaises et lithuaniennes, furent complètement vaincus par les Polonais unis aux Lithuaniens.

(Tableau de Matejko)

SCÈNES DU MOYEN-AGE

UN CHEVALIER ET SA DAME

(En se rendant à Cracovie, le jeune noble Zbyszko et son oncle font halte à une auberge, où s'arrêtent aussi une princesse et sa suite, qui comprend la mignonne fillette Danusia).

Le jeune Zbyszko avait bondi vers ses équipages et ceux de son oncle, demeurés à la garde d'un serviteur, pour se changer et se présenter devant la princesse et devant Danusia en plus élégant arroi. Il prit donc ses bagages dans la voiture, les fit porter dans la chambre des serviteurs et commença de s'y changer. S'étant d'abord frisé hâtivement les cheveux, il les inséra dans une résille de soie attachée avec des perles d'ambre et ornée de perles fines sur le front. Il mit ensuite une « jaque » de soie blanche garnie de griffons d'or et ornée d'une bordure au bas. Il ceignit par-dessus une ceinture dorée et doublée, à laquelle pendait un petit sabre serti d'argent et d'ivoire. Tout cela était neuf, étincelant et ne portait pas trace de sang, quoique pris comme butin sur un jeune chevalier frison qui servait en Allemagne chez les Chevaliers Teutoniques. Il passa ensuite de ravissantes chausses dont une jambe avait de longues rayures vertes et rouges, l'autre des rayures violettes et or, et qui se terminaient en haut par un damier bariolé. Il mit encore des souliers pourpres à longues pointes, puis, beau et rafraîchi, il se rendit dans la salle commune.

Lorsqu'il parut ainsi sur le seuil, sa vue provoqua sur tous une profonde impression. La duchesse, voyant alors quel beau chevalier s'était voué à Danusia, se réjouit encore davantage. Danusia courut tout aussitôt

vers lui comme une biche. Mais, fut-ce la splendeur du jeune homme ou les exclamations admiratives des courtisans, elle suspendit sa course de telle sorte que, s'étant arrêtée à un pas de lui, elle baissa soudain les yeux, et, croisant les mains, elle se mit à tortiller ses doigts, rougissante et embarrassée.

Tous les autres s'étaient approchés derrière elle : la dame elle-même, les suivantes et les courtisans, les musiciens et les moines, qui tous voulaient le mieux considérer. Les jeunes Mazoviennes le contemplaient comme un arc-en-ciel, et regrettaient toutes maintenant qu'il ne les eût point choisies : les plus âgées admiraient la richesse de son ajustement, de telle sorte qu'un cercle de curieux se forma autour de lui. Zbyszko se trouva alors au milieu, avec un sourire de vanité sur son jeune visage, et tourna un peu sur place afin qu'ils pussent mieux le contempler.

— Qui est-ce ? demanda l'un des moines.

— C'est un jeune chevalier, neveu de ce gentilhomme-là, répondit la princesse, en désignant Mathieu, et qui vient de se vouer à Danusia.

Mais les moines ne marquèrent aucune surprise, car ces vœux n'engageaient à rien. On se vouait souvent à des femmes mariées, et, dans les grandes familles, parmi lesquelles les usages occidentaux étaient connus, chacune presque avait son chevalier. Mais si un chevalier se vouait à une dame, il n'en devenait pas pour cela son fiancé : au contraire, le plus souvent, elle épousait un autre homme, et lui, autant qu'il possédât la vertu de constance, sans cesser en réalité de lui être fidèle en son âme, épousait une autre femme.

Entre temps, les serviteurs du couvent avaient sorti des paniers d'osier le vin et les friandises, et les jeunes servantes commençaient à apporter de la cuisine des écuelles remplies d'omelettes fumantes, entourées d'andouilles et le fumet puissant et savoureux de la graisse de porc se répandait à travers toute la pièce. A cette vue, l'appétit s'empara des assistants, et ils se précipitèrent vers les tables.

Il se fit un silence, car tous se mirent à manger. Zbyszko découpait les morceaux les plus gras des andouilles et les offrait à Danusia, ou les lui mettait directement dans la bouche, tandis que, ravie d'être servie par un si élégant chevalier, elle mangeait, les joues gonflées, clignant de l'œil et souriant tantôt à lui, tantôt à la princesse.

Les plats nettoyés, les serviteurs du couvent commencèrent à verser le vin doux et odorant, aux hommes abondamment, parcimonieusement aux dames, mais la chevalerie de Zbyszko se montra particulièrement lorsqu'on apporta des boisseaux pleins de noix envoyées du couvent. Il y avait des noisettes et des noix, rares à l'époque, car on devait les faire venir de loin ; aussi les convives se jetèrent-ils dessus avec grand appétit, de sorte qu'au bout d'un instant, on n'entendait plus dans toute la salle que l'éclatement des coquilles écrasées par les mâchoires. Mais quelqu'un eût pensé en vain que Zbyszko ne songeait qu'à lui-même car il préférerait montrer à la princesse et à Danusia sa vigueur de chevalier et sa tempérance, plutôt que par son avidité pour des friandises rares,

s'avilir à leurs yeux. Ainsi, saisissant à chaque instant une pleine poignée de noix, ou de noisettes, il ne les cassait point entre les dents, comme faisaient les autres, mais, serrant ses doigts de fer, il les brisait et puis offrait à Danusia l'amande sortie de sa coquille. Il inventa même pour elle un amusement, car pour trier les amandes, il approchait son poing de sa bouche et soudain, de son souffle puissant il faisait voler les coques jusqu'au plafond. Danusia riait tellement que la duchesse craignit que la fillette ne s'étranglât, et dut le faire renoncer à ce jeu ; mais voyant le ravissement de la fillette, elle demanda :

— Alors, Danusia, c'est bon d'avoir son chevalier ?

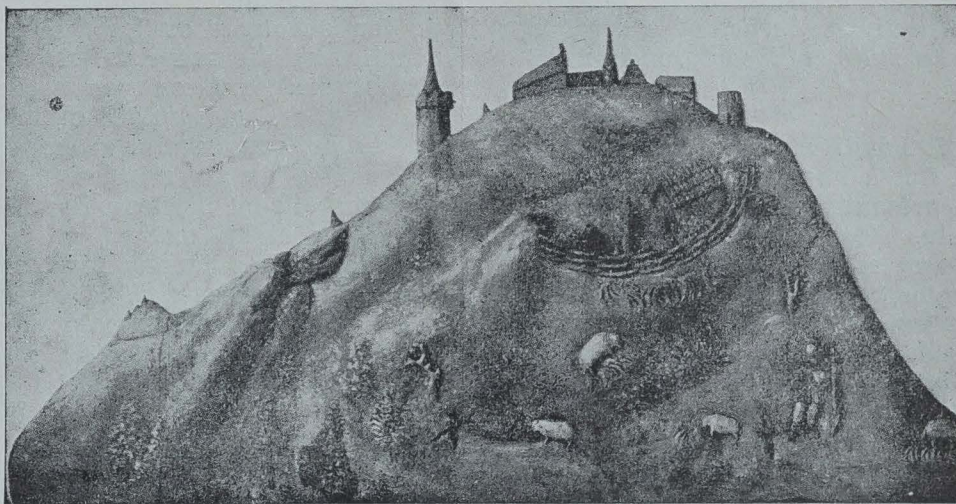
— Oh ! oui ! c'est bon ! répondit la jeune fille.

Puis, tendant son petit doigt rose, elle toucha la « jaque » de soie blanche de Zbyszko, et le retirant aussitôt, elle questionna :

— Et demain aussi, il sera à moi ?

— Demain aussi, et dimanche, et jusqu'à la mort, répliqua Zbyszko.

Le souper se prolongeait, car après les noix, on apporta des gâteaux aux raisins secs. Plusieurs des courtisans avaient envie de danser ; d'autres voulaient entendre les chants des musiciens ou de Danusia ; mais les yeux de celle-ci commencèrent à se fermer à la fin, et sa petite tête à dodeliner de côté et d'autre. Elle regarda une ou deux fois encore la princesse, puis Zbyszko, se frotta les yeux une fois encore, et aussitôt, s'appuyant avec une grande confiance sur l'épaule du chevalier, elle s'endormit.



UN CHATEAU POLONAIS AU MOYEN-AGE

(Détail du Retable de Notre-Dame de Cracovie)

par Witt Stwosz.

COMMENT DANUSIA DÉLIVRA SON CHEVALIER

(Le jeune et bouillant Zbyszko a attaqué un Chevalier Teutonique. Mais la Pologne, au 14^e siècle, n'est pas en guerre avec l'Allemagne, et ce Chevalier est un ambassadeur. Zbyszko a donc violé les lois de l'hospitalité. On le met en prison, à Cracovie, en dépit des pleurs de sa « dame », la fillette Danusia, et il est condamné à mort).

Cependant, le jour de l'exécution arriva. Dès le matin, la foule se pressait sur le marché, car la tête d'un noble excitait une plus grande curiosité qu'une tête ordinaire, et il faisait en outre un temps merveilleux. Parmi les femmes, se répandait aussi la nouvelle du jeune âge du condamné et de son extraordinaire beauté ; aussi tout le chemin qui amenait du château resplendissait-il comme jonché de fleurs, sous la multitude des élégants citadins. Aux fenêtres, sur le marché, et sur tous les balcons, on pouvait voir des bonnets, des bandeaux d'or et de velours, ou les têtes de jeunes filles aux beaux cheveux épars qu'ornaient seulement des couronnes de roses et de lis. Les conseillers municipaux, quoique l'affaire ne fût pas en réalité de leur ressort, étaient tous venus pour se donner de l'importance et s'étaient rangés auprès de l'échafaud, juste derrière les chevaliers qui, voulant montrer au jeune garçon leur sympathie, s'étaient groupés au plus près de l'appareil. Derrière eux se pressait la foule bariolée des petits marchands et des artisans portant les couleurs de leur corporation. Les étudiants et tous les enfants repoussés par derrière, tourbillonnaient comme des mouches importunes au milieu de la foule, se faufilant partout où apparaissait la moindre place libre.

Au-dessus de cette masse compacte de têtes humaines, se dressait l'échafaud recouvert d'un drap neuf, sur lequel se tenaient trois hommes : le bourreau, Allemand large d'épaules, avec une lourde épée à deux tranchants à la main, et ses deux valets, aux bras nus, avec des cordes à la ceinture. A leurs pieds le billot et le cercueil également recouvert de drap. Dans les tours de Notre-Dame, les cloches tintaient, remplissaient la ville de leur glas d'airain, et effarouchant les bandes de corneilles et de pigeons.

Les gens regardaient tantôt la route qui venait du château, tantôt l'échafaud et le bourreau qui le dominait, avec l'épée étincelante dans l'éclat du soleil, tantôt enfin les chevaliers que les bourgeois contemplaient toujours avec envie et respect. Il y avait cette fois de quoi regarder, car les plus fameux étaient là dans le carré qui entourait l'échafaud. On admirait la largeur d'épaules et la gravité de Zawisza le Noir, ses cheveux noirs qui lui tombaient dans le dos ; on admirait la silhouette trapue et carrée, et les jambes cintrées de Zyndram de Maszkowice, et la stature gigantesque, presque surhumaine de Paszko le Brigand, de Biskupice, et le visage terrible de Bartholomé de Wodzinek ; et la beauté de Dobko d'Olésnica qui, à Torun, dans un tournoi, avait vaincu douze chevaliers allemands ; et Sigismond de Bobowa qui s'était illustré avec les Hongrois à Koszyce ; et Krzon de Kozioglowy ; et Lis de Targowisko, terrible dans le corps à corps ; et Stanislas de Charbimowice, qui attrapait un cheval à la course.

L'attention générale était aussi attirée par Mathieu de Bogdaniec, avec son visage blême, soutenu par



NOTRE-DAME DE CRACOVIE

par Thadée Cieslewski.

Floryan de Korytnica et Martin de Wrocimowice. On croyait universellement qu'il était le père du condamné.

Mais celui qui éveillait la plus grande curiosité était Powala de Taczew qui, debout au premier rang, tenait dans ses bras puissants Danusia, entièrement vêtue de blanc, avec une petite couronne de myrthe tressée dans ses cheveux blonds. Les gens ne savaient pas ce que cela signifiait, ni pourquoi cette jeune fille en robe blanche devait assister à l'exécution du condamné. Les uns se disaient qu'elle était sa sœur, d'autres devinaient en elle la dame des pensées du chevalier, mais, eux non plus ne pouvaient s'expliquer ni sa toilette, ni sa présence au pied de l'échafaud. Toutefois, dans tous les cœurs, la vue de cette enfant semblable à une petite pomme vermeille, mais au visage noyé de larmes, éveillait la compassion et la pitié. Dans les groupes pressés de la foule, on commençait à murmurer contre l'inflexibilité du castellan, contre la sévérité de la loi, et ces murmures se transformaient peu à peu en un grondement menaçant. Enfin, ça et là, des voix commençaient à s'élever, disant que si l'on démolissait l'échafaud, l'exécution devait être remise.

La foule s'animait et ondulait. On se passait de bouche en bouche que si le roi était présent, il eût, de toute évidence, fait grâce au jeune garçon qui, à ce qu'on assurait, n'était coupable d'aucune faute.

Mais tout le monde se tut lorsque des cris lointains annoncèrent l'approche des archers et des hallebardiers royaux au milieu desquels s'avancait le condamné. Et bientôt le cortège apparut sur le marché. La confrérie funèbre ouvrait la marche, en longues robes noires traînant à terre, des voiles noirs couvrant les figures, avec des ouvertures pour les yeux. Le peuple avait peur de ces silhouettes sombres et se taisait à leur vue. Derrière marchait un détachement d'arbalétriers, formé de magnifiques Litvaniens vêtus de surtouts en peau d'élan non tannée. C'était un détachement de la garde royale. A la queue du cortège, on voyait un second peloton de hallebardiers, tandis qu'au

milieu, entre le greffier du tribunal qui devait lire la sentence et le prêtre Stanislas de Skarbimierz qui portait un crucifix, s'avancait Zbyszko.

Tous les yeux étaient maintenant tournés vers lui, et de toutes les fenêtres et de tous les balcons, se penchaient des silhouettes féminines. Zbyszko marchait vêtu de la « jaque » blanche qu'il avait conquise, brodée de griffons d'or, et ornée au bas d'une frange d'or, et dans ces atours magnifiques, il apparaissait aux regards de la foule comme un jeune prince, ou un page de grande maison. A sa taille, à ses épaules qui se voyaient sous le vêtement ajusté, à sa poitrine large et profonde, il semblait être un homme fait, mais au-dessus de cette silhouette mâle, se dressait une tête presque enfantine, et un visage de page royal, avec des cheveux d'or coupés droit au-dessus des sourcils, et tombant de toute leur longueur dans le dos. Il marchait d'un pas égal et élastique, mais son front était



HÉRAUT AU MOYEN-ÂGE

Vignettes de Borowski

pâle. Par moments, il levait les yeux vers les tours de l'église, vers les bandes de corneilles et les cloches dont le balancement sonnait pour lui l'heure dernière. Par moments, enfin, se reflétait sur ses traits comme un étonnement que ces tintements et ces sanglots de femmes, et toute cette solennité fût pour lui.

Sur le marché, il aperçut enfin de loin l'échafaud, et dessus, la silhouette rouge du bourreau. Il frissonna alors et se signa, tandis que le prêtre lui présentait le crucifix à baiser. Quelques pas plus loin, un bouquet de bleuets tomba à ses pieds, lancé par une jeune fille du peuple. Zbyszko se pencha, le ramassa et sourit à la jeune fille qui éclata en sanglots. Mais lui songeait sans doute qu'en présence de cette foule, et en présence des femmes qui agitaient leurs fichus aux fenêtres, il fallait mourir en brave, et laisser après soi au moins le souvenir d'un « vaillant garçon ». Il banda donc tout son courage et toute sa volonté, rejeta ses cheveux en arrière d'un mouvement brusque, redressa la tête plus haut encore, et marcha fièrement, et comme si, en réalité, il revenait vainqueur après un tournoi de chevaliers, et qu'on le menât recevoir sa récompense.

Ils avançaient pourtant lentement, car la foule était de plus en plus dense devant eux, et cédait de mauvais gré. C'est en vain que les arbalétriers lituaniens qui marchaient au premier rang criaient à tout instant dans leur idiome : « Place ! Place ! » On se refusait à deviner le sens de ces paroles, et on se serrait plus étroitement encore. La population de Cracovie se composait alors pour les deux tiers d'Allemands, et cependant aux alentours retentissaient des malédictions contre les Chevaliers Teutoniques : « Honte ! Honte ! Que crèvent ces loups de Chevaliers Teutoniques, si, à cause d'eux, on tue ici des enfants ! Honte pour le roi et pour le royaume ! » Les Lituaniens voyant cette résistance, enlevèrent de leurs épaules leurs arbalètes tendues, et commencèrent à regarder la foule en-dessous. Ils n'osaient pourtant pas tirer dans le tas sans ordre. Mais le capitaine fit passer les hallebardiers en avant, car il était plus facile de se frayer un chemin



MOINES CLOUANT UN CERCUEIL

avec les hallebardes et, de cette manière, ils arrivèrent jusqu'aux chevaliers qui se tenaient en carré autour de l'échafaud.

Ceux-ci ouvrirent leurs rangs sans résistance. Les hallebardiers approchèrent les premiers, suivis de Zbyszko encadré du prêtre et du greffier.

Alors, il se passa quelque chose de tout à fait inattendu. Tout à coup, d'entre les chevaliers, sortit Powala, avec Danusia dans ses bras, et il s'écria : « Halte ! » d'une voix si tonitruante que tout le cortège s'arrêta, comme fixé au sol. Ni le capitaine, ni aucun des soldats, ne voulait s'opposer à un seigneur, et à un chevalier portant ceinture, qu'on voyait quotidiennement au château, et souvent en conversations familières avec le roi. Enfin, les autres également illustres, se mirent à crier d'une voix impérative : « Halte ! Halte ! » Le sire de Taczew s'approcha alors de Zbyszko et lui tendit Danusia dans sa robe blanche.

Celui-ci pensant que c'était pour lui dire adieu la saisit, l'enserra de ses bras et la pressa sur sa poitrine ; mais Danusia, au lieu de se serrer contre lui et de jeter ses petits bras autour de son cou, arracha

aussitôt de ses cheveux blonds, son voile blanc, posé sous sa couronne de myrthe et en enveloppa complètement la tête de Zbyszko, tandis qu'elle se mettait à crier de toutes les forces de sa voix enfantine et noyée de larmes :

— Il est à moi ! Il est à moi !

— Il est à elle ! répétèrent les voix puissantes des chevaliers. Au castellan !

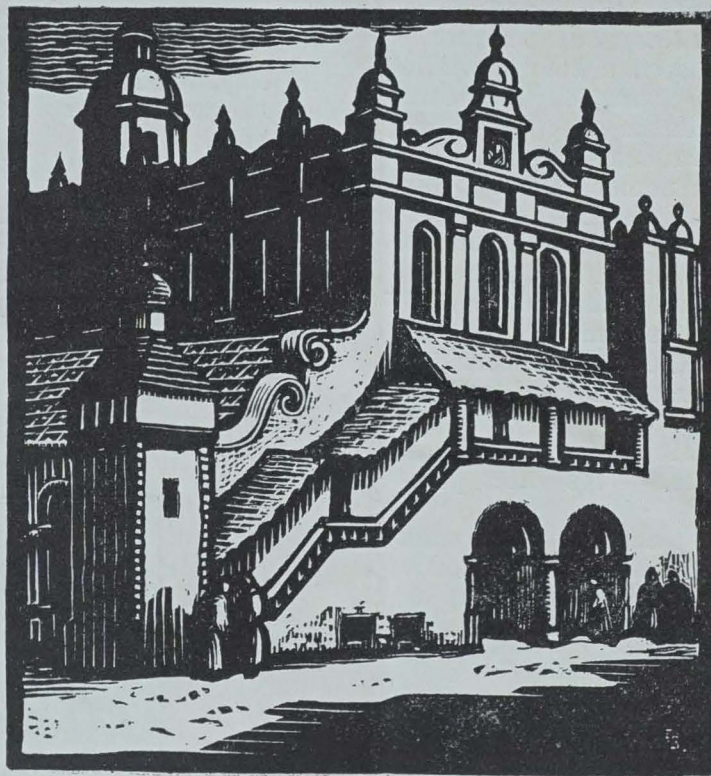
Le cri du peuple, semblable au tonnerre, répondit : « Au castellan ; au castellan ! » Le confesseur leva les yeux au ciel, le greffier du tribunal s'embarassa, le capitaine et les hallebardiers baissèrent leurs armes, car tous comprenaient ce qui se passait.

C'était un antique usage, ayant force de loi, bien connu à Podhale, à Cracovie, ainsi même que dans d'autres contrées, que si une jeune fille innocente jetait son voile sur un garçon conduit au supplice, en signe qu'elle voulait l'épouser, elle le délivrait par là même de la mort et de sa peine. Les chevaliers connaissaient cet usage, les paysans le connaissaient. Les bourgeois polonais le connaissaient, et les Allemands qui habitaient depuis les temps reculés les terres et les villes

polonaises, avaient, eux aussi, entendu parler de son pouvoir. Le vieux Mathieu, à cette vue, tomba en faiblesse d'émotion. Les chevaliers, ayant soudain écarté les arbalétriers, entouraient Zbyszko et Danusia. Le peuple, attendri et ravi, criait de plus en plus fort : « Au castellan ! Au castellan ! » La foule ondula soudain, comme les vagues immenses de la mer. Le bourreau et ses aides s'enfuirent au plus vite de l'échafaud. La confusion était extrême. Il apparaissait clairement à tous que si Jean de Teczyn voulait maintenant s'opposer à l'usage consacré, un tumulte menaçait d'éclater dans la ville. Une vague humaine se précipitait maintenant contre l'échafaud. En un clin d'œil le drap en fut enlevé et déchiré en mille morceaux, puis les poutres et les planches, arrachées par des bras puissants, ou dépecées à coups de haches, commencèrent à s'ébranler, à craquer, à se rompre et, le temps d'un pater, il ne restait plus trace de l'échafaud sur le marché.

Henri SIENKIEWICZ.

Les Chevaliers Teutoniques
(traduit par de France et Teslar).



HALLE AUX DRAPS A CRACOVIE

Dessin de Butor.

De la France à la Pologne

LES CERCLES D'AMIS DE LA FRANCE

Que de bonnes nouvelles nous avons reçues de nos amis de Pologne !

Les Amis de la France à Pulawy restent actifs, malgré le départ de leur fondateur, Jean Olechowski. C'est Marjan Marczak qui lui succède.

Aux réunions du Cercle, les membres lisent des rapports établis par eux-mêmes sur la littérature moderne en France.

Au cours d'une représentation inter-scolaire, à Lublin, le Cercle a insensé le sonnet de Hérédia : « Maris Stella » avec des costumes et des chants bretons. Nos amis voulaient aussi danser la farandole.

A Lublin, Jean Olechowski et ses camarades se sont réunis trois fois pour parler de François Villon, Joachim du Belley et Ronsard. Ils ont écouté une belle conférence de M. Bernard Hamel sur « La France enchantée » et ils ont regardé avec beaucoup de plaisir les projections qui leur présentaient les châteaux de la Loire et nos cathédrales. Jean Olechowski a traduit des quatrains de Francis Jammes en polonais.

A Lodz, au lycée Emilie Szaniecka, le cercle des Amis de la France, dirigé par le professeur de français, Mlle Plucinska, a pour présidente Mlle Korznan et pour secrétaire Mlle Glonacka. Elles nous écrivent : « Notre cercle compte 130 élèves et il a bien travaillé pendant l'année scolaire. Nous avons eu plusieurs séances consacrées à la correspondance avec nos amies françaises. 40 élèves, petites et grandes, ont trouvé de bonnes amies en France, mais ce nombre est trop petit ; on nous demande toujours de nouvelles correspondantes... elles sont si avides nos élèves ! Nous avons vu des projections qui nous ont fait connaître différentes provinces de la France. Nous avons utilisé à cet effet les cartes postales que nos gentilles amies françaises nous ont envoyées cette année. C'était une série de magnifiques tableaux qui ont provoqué un vif enthousiasme.

« Nous avons aussi envoyé des albums avec des vues de la Pologne à savoir : les types. — les villes polonaises.

« Les plus jeunes ont joué une pièce française, sous la direction de Mme Matuszenka. Nous avons aussi rédigé notre journal que nous accrochons aux murs de notre salle « Swietlica ». Il traitait en français de questions différentes. Le dernier numéro a été consacré à la femme française. Voici les titres des articles :

« Mme Cécile Sorel, comédienne française ».

« Les femmes à la conquête de l'air ».

« La femme française auparavant et aujourd'hui. »

« La science et la femme en France ».

« Nous sommes abonnées à l' « Echo de Varsovie » et à « Benjamin ».

« Nous espérons que notre cercle se développera et que nous contribuerons à resserrer les liens qui unissent la France et la Pologne. »

LES AMIS DE LA POLOGNE

Du côté français, on n'oublie pas non plus la Pologne.

Pensez que 250 écoles cette année ont reçu notre exposition scolaire polonaise, et l'ont admirée, bien entendu ! C'est un véritable voyage que des dizaines de milliers d'écoliers français ont fait ainsi à travers

les villes, les campagnes, les montagnes et les plages de la Pologne. Beaucoup nous ont écrit pour nous remercier et en des termes charmants.

A Cambrai, Mlle Brégeault, professeur au cours normal diocésain, a arrangé une exposition de dessins polonais. Elle a écrit, nous dit-elle, à trois adresses prises dans Notre Pologne, et le lycée de Bydgoszcz lui a aussitôt envoyé : découpages, broderies, motifs kachoubes en perles de couleur, dessins, photos... « un plein carton de trésors, et tout au fond une jolie lettre demandant l'amitié française ».

« ... Alors, nous avons nommé un comité d'échange. On a affiché la photo des Amies de la France au milieu de leurs plus jolis dessins et on a proclamé qu'un courrier partirait 3 semaines plus tard. Nous aussi, nous avons bien travaillé, et avec quel plaisir ! Si bien que nos amies ont reçu un gros colis, évoquant toutes les régions de France par les bois, les poupées, les chansons.

« Elles en ont fait, paraît-il, une exposition et nous avons reçu encore des lettres délicieuses et une belle image de Pâques, signée de toutes. Nos filles sont ravies de leurs correspondantes ; celles-ci écrivent avec une finesse et un esprit charmant. »

Le Collège de Péronne a reçu du Cercle des Amies de la France au Lycée d'Etat à Lodz, 2 beaux albums : les Paysans Polonais et les Villes Polonaises. Une correspondance active va s'engager entre les deux établissements.

PASTEUR

Notre concours sur Louis Pasteur a donné les plus beaux résultats.

Nous avons reçu des devoirs excellents de Thadée Bukowski, élève au Lycée de Wagrowiec, d'Hedwige Serafin, de Niewiadom, en Haute-Silésie ; et deux, de premier ordre, autres de Marie Mesdasiriska et Christine Zwierzawska.

Monsieur Ventard, président des Amis de la Maison



NOTRE AMIE HEDWIGE SERAFIN



LE CERCLE DES AMIES DE LA FRANCE A TCZEW

Natale de Pasteur, a reçu ces compositions avec autant de surprise que de joie et elles ont pris place maintenant aux archives de la Maison Natale. Elles sont devenues documents historiques !

Les quatre lauréats vont recevoir chacun une fort belle plaquette en bronze à l'effigie de Pasteur, offerte par M. Ventard.

A TCZEW

Le lycée de Tczew, en Poméranie, est un de ceux qui conservent le mieux les traditions de l'antique amitié franco-polonaise et lui donnent une vie nouvelle.

Vous pouvez en juger par la photographie de l'Exposition des Cercles des Amies de la France et de Madame Rosa Bailly.

Vous pouvez y voir des exemplaires de « Notre Pologne », les lettres reçues de France, les albums des cartes postales françaises, les livres lus aux réunions du Cercle, les titres de conférences en français, des comptes rendus des cercles, un calendrier avec des images de France, la carte de France où sont marquées

les provinces qui correspondent avec le lycée de Tczew, des affiches...

Nos félicitations à Jeanne Spiewak, Présidente du Cercle et à toutes ses amies.

Le Cercle a donné des exposés sur « Paul et Virginie », « Pêcheurs d'Islande », « Tartarin de Tarascon ».

Les petites filles lisent des contes et des nouvelles et en tirent des pièces qu'elles jouent. Quel bon et charmant travail ! Pourrions-nous ne pas en être touchés ?

LES VACANCES EN POLOGNE

Cette année, nous avons envoyé en Pologne une excursion de 30 Normaliens, une vingtaine de jeunes gens de Toulouse et une dizaine de Montbrizon.

Ils nous ont informé, par une charmante carte écrite à Varsovie, de la joie qu'ils avaient prise à faire ce voyage.

D'autre part, un groupe de 12 Polytechniciens, du groupe des Amis de la Pologne de l'Ecole Polytechnique, ont visité les grandes villes de Pologne et ont reçu partout un chaleureux accueil.

A qui le tour ?

ATTENTION

Votre abonnement est terminé. — Pour recevoir « Notre Pologne » pendant l'année scolaire 1935-1936, envoyez-nous tout de suite le montant de votre réabonnement.

3 francs pour la France —:— 2 zlotys pour la Pologne



SILÉSIENNES EN COSTUME NATIONAL

PARLONS POLONAIS

Mes amis, il vous faut apprendre à écrire et à prononcer un certain nombre de mots polonais... pour n'avoir pas l'air trop ignorants !

Parce qu'il y a dans l'alphabet polonais un double w, au lieu d'un v simple, les Français prononcent les mots polonais... à l'anglaise ! Ils disent : Padériouski, pour Paderewski ! Mickiévouikz, pour Mickiewicz ! Vous, vous saurez désormais que ce w se prononce comme un v français, et vous direz correctement : Padérevski, Mitskiévitch.

Vous n'écrirez jamais un nom propre polonais avec un y au bout, ce serait le transformer en mot russe. Vous écrirez : Pilsudski, Poniatowski (jamais, jamais : ky !)

Dans les pages précédentes, vous avez fait la connaissance du lieutenant Bohomolec ; dites : Bokomollets (car h se prononce légèrement k, et c : ts), — de son compagnon Witkowski ; dites : Vitkovski, — de l'intrépide Zbyszko ; dites : Zbéchko (car y, c'est é, et sz : ch), — de la mignonne Danusia ; dites : Danouchia (car u, c'est ou, et s suivi de i, c'est presque ch).

Tczew, c'est tchèv, car cz se prononce tch.

Ce qu'il faut lire :

A la Lisière des Forêts, de Venceslas SIEROZEWski, admirable roman sibérien, tout imprégné d'humanité et de fraternité, avec d'éblouissantes descriptions du Cercle polaire. (Editions Larousse, 15 fr.)

PRIMES
A NOS
ABONNÉS

Chacun de nos abonnés peut nous demander une des publications suivantes :

Rosa BAILLY : Histoire de l'Amitié franco-polonaise.
FREDRO : Trois médecins pour un malade (comédie).
Pierre GARNIER : Copernic.
J. S. DEBUS : De Lille à Varsovie (souvenirs de voyage).

Mais surtout, n'oubliez pas de la demander ! Elle n'est jamais envoyée d'office.

« LES AMIS DE LA POLOGNE »

16, Rue Abbé de l'Épée, Paris (5^e). — Compte de chèques : Paris 880-96